

Jean-Pierre Bénard

Un bibliothécaire deux bibliothèques

Une lecture de la privation lacanienne

C'est, plus précisément, dans la dernière conférence de ce séminaire qu'apparaît la notion de privation en relation avec la question phallique. Les occurrences précédentes de ce terme le situait particulièrement en rapport avec la négation kantienne et la dénégation freudienne. Mais à partir du 4 juillet 1956, le phallus accueille la privation selon une modalité qui ne sera développée pleinement que par la suite.

Dans un premier temps, dans ce séminaire sur *Les psychoses*, Lacan institue, à la place qui lui conviendrait, le phallus comme élément central de la dialectique subjective :

Dès le début de son séminaire sur *La relation d'objet*, Lacan rappelle que :

« *Au cours de la troisième année [de mon séminaire], je vous ai donné un exemple manifeste de l'absolue nécessité d'isoler cette articulation essentielle du symbolique qui s'appelle le signifiant, pour comprendre analytiquement parlant quelque chose à ce qui n'est autre que le champ proprement paranoïaque des psychoses.* »¹

Cette troisième année à laquelle il est fait référence est celle du séminaire sur *Les structures freudiennes des psychoses*, en 1955, qui précède immédiatement celui sur *La relation d'objet*. Au cours de ce séminaire, Lacan aura renouvelé la portée d'un signifiant particulier : le nom-du-père, appartenant comme telle à la structure symbolique du sujet et dont la forclusion, l'exclusion radicale, serait en cause dans l'organisation des psychoses.

***Nous savons
qu'il y a des
milliards de parlê-
tres qui organisent
leur existence et
leurs relations selon
l'ordre de plusieurs
milliers de mythes,
dissemblables et
dont il ne semble
pas possible de dire
qu'ils ne seraient
que des variantes
fondées sur ce point
central qui serait le
nom-du-père***

« *...le phallus, si je puis m'expliquer ainsi, est baladeur, [...] il est ailleurs, et chacun sait, bien entendu, où le met la théorie analytique; c'est le père qui en est supposé le porteur* »²

La notion de supposition est ambiguë car nous ne pouvons savoir ce qu'ici Lacan veut dire. Le père est-il porteur supposé par les protagonistes de la triangulation œdipienne, par la théorie, laquelle, par Freud, par Mélanie Klein, ou encore par Jones ? Mais inversement :

« *Quant à l'enfant, nous savons également que cela ne fait pas un pli. Mâle ou femelle, le phallus, il le localise, nous dit-on très tôt et il l'accorde généreusement, en miroir ou pas en miroir, à la mère. Il est donc bien clair*

que s'il intervient quelque chose, c'est quelque

¹ Jacques Lacan, *La relation d'objet*, séminaire 1956-1957, version AFI, 21 novembre 1956, p. 1.

² Jacques Lacan, *Les structures freudiennes des psychoses*, séminaire 1955-1956, version AFI, 4 juillet 1956, p.

chose qui doit se passer au niveau d'une médiation, ou plus exactement d'une fonction médiatrice de ce phallus. »³

Les choses semblent, donc se présenter, nous dit-on, selon un vecteur temporel où dans une première phase, qui serait d'appréhension clinique, le phallus est attribué à la mère, pour dans un deuxième temps, selon la théorie, être exclusivement du ressort du père.

Les références de Lacan concernant cette problématique sont de deux ordres, qui semblent fonctionner selon le principe de la bonne rencontre. Il y a d'une part, toujours dans *Les psychoses* :

« ...la conception freudienne du complexe d'Œdipe, [...] ce n'est pas du triangle père-mère-enfant dont il s'agit, c'est du triangle père-phallus mère-enfant. Et où est le père là-dedans ? Il est dans l'anneau précisément qui fait tenir tout ensemble. »⁴

Mais, d'autre part, et d'une manière très certainement antérieure pour Lacan, le père est déjà là, et selon un ordre de nécessité très particulier :

« Je n'irai pas jusqu'à vous citer Homère et St. Paul pour vous dire que quand on invoque le père, que ce soit Zeus ou quelqu'un d'autre, c'est tout à fait autre chose à quoi on se réfère qu'à purement et simplement la fonction génitrice. Le père a bien d'autres fonctions. Et à partir du moment où nous serons sûrs que c'est un signifiant, nous nous apercevrons que sa fonction principale est très précisément celle-ci, d'être quelque chose qui, dans la lignée des générations, pour autant que les êtres vivants s'engendrent manifestement, n'est-ce pas, dans ce quelque chose qui, d'une femme, fait sortir un nombre indéfini d'êtres, que nous supposerons masculins ou féminins, et vous voudrez bien pour un instant ne voir que des femmes... nous y viendrons d'ailleurs bientôt, d'après la presse, la parthénogenèse est en route, et les femmes engendreront un nombre considérable de filles sans l'aide de personne... Eh bien, remarquez que s'il intervient là-dedans des éléments quels qu'ils soient, masculins, ces éléments masculins dans un tel schéma peuvent jouer leur rôle, leur fonction tant qu'on en a pas besoin, fécondatrice, à n'importe quel niveau de la lignée, sans

être autre chose, comme dans l'animalité, qu'une espèce d'aide latérale, de circuit latéral indispensable. Rien n'introduit là-dedans aucun autre élément structurant qu'en effet l'engendrement des femmes par les femmes, avec l'aide de ces sortes d'avortés latéraux qui peuvent servir, en effet, à quelque chose pour relancer le processus. Mais à partir du moment où nous cherchons à inscrire la descendance en fonction des mâles, et uniquement à partir de là, il interviendra quelque chose dans la structure qui fait que nous ne pourrions pas faire ce tableau, qu'il faudra l'écrire d'une autre façon.

[...] C'est uniquement à partir du moment où nous parlons de descendance, de rapports de mâle à mâle, que nous voyons s'introduire à partir du moment où nous en parlons, une coupure... Et à chaque fois une coupure, c'est-à-dire la différence entre les générations. L'introduction du signifiant, du père, introduit d'ores et déjà une ordination dans la lignée, une série des générations, et cette série des générations est quelque chose qui à soi tout seul introduit un élément signifiant absolument essentiel. »⁵

Lacan ne cessera de formaliser une pensée qui attendait souvent, déjà là, depuis des années. Ainsi, nous pouvons noter que cette idée selon laquelle d'une femme ne peut sortir qu'« un nombre indéfini d'êtres » est un axiome qui constitue les prémices idéologiques de ce qui prendra sa place dans *Encore* sous la forme de cette femme non-comptable, qui n'existe pas.

Il s'agit donc d'invoquer le père, « Zeus ou quelqu'un d'autre ». La référence à St Paul, et au « quelqu'un d'autre », nous invite à penser à cette phrase du séminaire sur *l'Éthique de la psychanalyse*, en 1960 : « Et derrière St Paul il y a l'enseignement du Christ »⁶, et l'enseignement du Christ concerne, bien sûr, le père-Dieu de la Bible. Ce texte nous livre vraisemblablement des éléments, métaphoriques ou non, du mythe avec lequel Lacan pense les rapports entre les femmes et les hommes. Nous pouvons voir se dessiner une sorte de dangerosité des femmes-mères qui, parthénogénétiquement, se suffiraient à elles-mêmes dès lors que les avancées de la science leur permettraient de se dispenser des mâles, tels des « avortés

³ Ibid.

⁴ Ibid., p. 562.

⁵ Ibid., p. 562-563. Je souligne.

⁶ Lacan Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, séminaire 1959-1960, version AFI, 13 janvier 1960, p. 146

latéraux ». Préalablement à cet avènement redoutable, les hommes auront été réduits à une fonction purement animale, pure nécessité biologique.

Pour sauver les hommes d'une disparition annoncée sous la forme d'une sorte de prophétie : « ...vous voudrez bien pour un instant ne voir que des femmes », vision d'un avenir tragique, il faudra bien que le père soit signifiant, pour « inscrire la descendance en fonction des mâles ». Il convient ainsi que soit instauré un ordre dans lequel la fonction génitrice du mâle serait impérativement et irréductiblement couplée à une fonction particulière, exclusive, que Lacan place dans les registres de la descendance et de l'ordination dans la lignée. Il est institué que seule la fonction du père, comme signifiant, comme coupure, est susceptible d'ordonner les lignées, pour le rôle fondamental que cette ordination aurait.

Si le sexuel, le sexuel réduit à une aperception générationnelle, apparaît au centre de la problématique lacanienne du sujet, c'est à la suite d'un Freud qui avait déclaré à son petit patient :

« Longtemps avant qu'il fût au monde, j'avais déjà su que me viendrait un petit Hans qui aimerait tant sa mère qu'il devrait forcément pour cela avoir peur du père et je l'avais raconté à son père »⁷.

Nous avançons à la suite d'un Freud qui exclut la mère du petit Hans de son travail avec le fils et avec le père, d'un Freud qui s'avance dans sa théorisation de l'inconscient avec ses préjugés. Il déclarait ainsi, en 1933, dans son article *La féminité* :

« Je ne puis passer sous silence, une impression toujours à nouveau ressentie au cours des analyses. Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore. Nous pouvons espérer qu'il saura amplement se servir des possibilités de développement que lui offrira l'analyse. Une femme du même âge, par contre, nous effraie, par ce que nous trouvons en elle d'immuable; sa

libido, ayant adopté des positions définitives, semble désormais incapable d'en changer. Là, aucun espoir de voir se dessiner une évolution quelconque : tout se passe comme si les processus étaient achevés, à l'abri de toute influence; comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu... »⁸.

Mais, Lacan aura projeté une autre image de la femme, réduite à la mère, image marquée par cette angoisse, qui fait d'elle un être profondément dangereux, telle qu'il l'évoque dans le séminaire sur *L'angoisse*, en 1962, sous la forme de la mante religieuse :

« Je rappelle la fable, l'apologie [sic], l'image amusante que j'avais cru devoir en dresser devant vous pour un instant : moi-même revêtant le masque animal dont se couvre le sorcier de la grotte des Trois Frères, je m'étais imaginé devant vous en face d'un autre animal, d'un vrai celui-là et supposé géant pour l'occasion, celui de la mante religieuse. Et aussi bien, comme le masque que moi je portais, je ne savais pas lequel c'était, vous imaginez facilement que j'avais quelques raisons de n'être pas rassuré, pour le cas où par hasard ce masque n'aurait pas été impropre à entraîner ma partenaire dans quelque erreur sur mon identité, la chose étant bien soulignée par ceci que j'y avais ajouté que dans ce miroir énigmatique du globe oculaire de l'insecte je ne voyais pas ma propre image. »⁹

Lors de sa conférence suivante, Lacan reviendra avec la même mante ou amante religieuse géante :

« Je vous en ai rappelé la dernière fois l'image, avec le dessin réévoqué de ma présence, ma présence fort modeste et embarrassée en présence de la mante religieuse géante, je vous en ai déjà dit donc plus long en vous disant : ceci a rapport avec le désir de l'Autre. »¹⁰

Cette mante qui regarde Lacan avait été représentée l'année précédente, lors du séminaire sur *l'Identification*, en 1962, et avait été affectée d'une taille de trois mètres de haut¹¹, pour évoquer, relativement à la taille d'un homme

⁷ Freud Sigmund, *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, in Sigmund Freud, Œuvres complètes, Vol. IX, PUF, 1998, p. 36.

⁸ Freud Sigmund, *La Féminité*, 1933, in Nouvelles Conférences sur la psychanalyse, Gallimard 1984.

⁹ Lacan Jacques, *L'angoisse*, Séminaire 1962-1963, version AFI, 14 novembre 1962, p. 11.

¹⁰ Lacan Jacques, *L'angoisse*, Séminaire 1962-1963, version AFI, 21 novembre 1962, p. 29.

¹¹ Lacan Jacques, *L'identification*, séminaire 1961-1962, version AFI, 4 avril 1962, p. 227.

d'1,75 mètre, toute l'horreur de cette situation dévorante, susceptible de surgir dans le décours même de l'acte sexuel. Lacan avait pour la première fois amenée cet animal subjectivé lors du séminaire sur *Le transfert* en 1961. Pour ce qui nous intéresse ici je noterai deux choses, qui concerne la jouissance de la mante. La première est une question : « [Mais] *cette jouissance, c'est là le pas suivant, est-elle jouissance de quelque chose en tant qu'elle le détruit?* »¹², la deuxième me semble l'annonce d'une question qui sera reprise dans le séminaire *Encore* sous la forme de ladite jouissance Autre : « *Si nous parlons de la jouissance de cet autre qu'est la mante religieuse si elle nous intéresse en cette occasion, c'est que, ou bien elle jouit là où est l'organe du mâle, et aussi elle jouit ailleurs, mais où qu'elle jouisse - ce dont nous ne saurons jamais rien, peu importe - qu'elle jouisse ailleurs ne prend son sens que du fait qu'elle jouisse - ou ne jouisse pas, peu importe - là.* »¹³

Or, cet autre, grand Autre, c'est la mère. Dire les choses ainsi serait parfaitement réducteur si nous n'ajoutions pas que le statut de ce grand Autre est bien difficile à situer chez Lacan. Dans *La relation d'objet*, la mère se présente ainsi :

« *S'il y a quelque chose déjà qui n'est pas, contrairement à ce qu'on croit, dans le sujet, la structure de l'omnipotence, mais qui, comme je vous l'ai dit, est dans la mère, c'est-à-dire dans l'Autre primitif - c'est l'Autre qui est tout-puissant, mais en plus derrière ce tout-puissant il y a en effet ce dernier manque auquel est suspendue sa puissance - je veux dire que dès que le sujet aperçoit dans l'objet dont il attend la toute-puissance ce manque qui le fait lui-même un puissant, c'est encore au delà qu'est reporté le dernier ressort de la toute-puissance.* »¹⁴

Contrairement, donc, à ce qu'on croit, l'omnipotence n'est pas du côté de l'enfant, mais attribuable à la mère comme das Ding, comme grand Autre primitif. Mais dès lors que le garçon s'apercevrait qu'elle n'a pas le pénis-phallus, il deviendrait, lui, le puissant, à la place même de cette puissance qui était supposée à la

mère. Pourtant, cette puissance lui échapperait à son tour de ce qu'elle serait reportée dans un au-delà, dont nous devons comprendre qu'elle ressortit de Dieu, du père imaginaire.

C'est ainsi que nous pouvons entendre ce que Lacan propose dans le séminaire *Encore*, en 1972 :

« *Des personnes bien intentionnées - c'est bien pire que celles qui le sont mal - se sont trouvées surprises d'avoir écho que je mettais entre l'homme et la femme un certain Autre qui avait bien l'air d'être le bon vieux Dieu de tous les jours.* »¹⁵,

donc, le grand Autre c'est maintenant ou aussi Dieu, mais :

« *Cet Autre, s'il n'y en a qu'un tout seul, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui apparaît de l'autre sexe* »¹⁶,

en quoi, Lacan pourra énoncer :

« *Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine?* »¹⁷

Nous pourrions supposer que l'exemple que prend Lacan de la mante religieuse ne serait qu'un exemple propre à diriger l'entendement de ceux qui participent à son enseignement, mais nous devons remarquer qu'à chaque fois qu'il en parle, il s'y met en scène en première personne. Il n'est pas impensable que cette mante terrifiante contienne plus, au regard d'une énonciation propre au sujet Lacan, que sa valeur didactique ne le laisserait supposer. Cette image pourrait contenir toute une problématique fort complexe de l'embarras de Lacan dans sa confrontation fantasmatique avec cette animalité géante, dévorante, tout autant qu'amante, et en tant que telle mère, et de plus religieuse. Que nous disions l'embarras de Lacan, ce n'est que reprendre son propos démontrant, dans son exemple, sa *présence fort modeste et embarrassée en présence de la mante religieuse géante*. Notons que Lacan, dans le séminaire sur *L'angoisse*, fait de l'embarras une forme mineure de l'angoisse. Remarquable euphémisme dans ce cas. Que nous disions que la mante est amante et en tant que telle mère n'est que fidélité à ce présumé lacanien fondamental qu'il énonce

¹² Lacan Jacques, *Le transfert...*, séminaire 1961-1962, version Stécriture, 22 mars 1961, p. 186.

¹³ Ibid. p. 187-188. je souligne.

¹⁴ Lacan Jacques, *La relation d'objet*, op. cit., p. 131.

¹⁵ Lacan Jacques, *Encore*, Le séminaire, livre XX, 1972-1973, Seuil, p. 64.

¹⁶ Ibid., p. 65.

¹⁷ Ibid., p. 75.

dans *Encore* :

« *La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère* »¹⁸, ce qui était déjà annoncé par cette sentence : « *Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle.*¹⁹ ». Cela pourrait sembler être une évidence, mais, Lacan a pu dire plus tard dans *Un discours qui ne serait pas du semblant* :

« *Seulement, si j'ai parlé à propos du discours, d'artefact, c'est que pour le discours il n'y a rien de fait, si je puis dire, déjà, il n'y a de fait que du fait de le dire, le fait énoncé est tout ensemble le fait de discours. C'est ça que je désigne par le terme d'artefact, et bien entendu, c'est ce qu'il s'agit de réduire. Parce que, si je parle d'artefact, c'est pas pour en faire surgir l'idée de quelque chose qui serait autre, une nature, dont vous auriez tort de vous y engager pour en affronter les embarras, parce que vous n'en sortiriez pas.* »

Il n'y a de fait que du fait de le dire, le fait est un fait de discours, de plus artefact. Ce dernier terme renvoie à la fois à ce fait qui tient au fait l'art de dire, dans sa proximité avec les Arts Libéraux, mais, peut-être, aussi à une certaine dérégulation du langage, comme en témoigne le fait que bien que le discours ne soit qu'artefact, il n'y a pourtant pas lieu de chercher un autre référentiel, pas même ce qu'on supposerait être de l'ordre de la nature. Néanmoins, c'est bien ce qui était proposé dans *Encore*. Lacan nous y proposait une symbolisation d'un réel supposé de la femme, qui tiendrait à sa nature de mère. Or, les caractères secondaires auxquels Lacan faisait référence sont plutôt ceux de la femellité, car la notion de mère est déjà un fait culturel. Lacan propose donc une symbolisation d'un réel, qui n'est pas un ultime réel, mais un réel déjà symbolisé par un mythe singulier, une imaginariation personnelle. Cette conception rejoint absolument la théorie lacanienne de la privation, en ce sens que la femme se trouve ainsi *privée* de toute autre possibilité d'être autre chose qu'une mère, et ceci *par* l'effet d'un ordre placé sous le chef du père imaginaire comme nous allons le voir.

Rien ne tiendrait de la philosophie lacanienne, ainsi qu'il nomme lui-même son travail dans *Le moment de conclure* en 1977²⁰, si la mère et elle seule n'occupait pas une place de toute puissance originaire dans une relation mère-enfant, disons ici mère-garçon, et qu'il nomme primitive. Remarquons que ce n'est pas tant que les choses se passent ainsi, mais plutôt qu'il convient qu'elles se passent ainsi, pour assurer la validité seconde du nom-du-père et de la dynamique phallique en tant que sauveur de l'espèce mâle, et de l'ordination. Pourtant, rien ne permet de penser que la mère serait ainsi originellement, solitairement et nécessairement toute-puissante, d'une manière universelle, assurant ainsi la nécessité seconde du bon Dieu de toujours, sauf dans un certain nombre de fantasmes qui ont leurs résonances cliniques.

Lacan n'est d'ailleurs pas tout à fait dupe de la précarité de sa démarche. Il énonce ainsi dans le séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, en 1960 :

« *Le père réel, nous dit Freud, est castrateur. En quoi ? Pour sa présence de père réel, comme effectivement besognant le personnage vis-à-vis de qui l'enfant est en rivalité avec lui, la mère. Le père réel est promu - que ce soit comme cela dans l'expérience ou pas, mais dans la théorie assurément, ça ne fait aucun doute - comme Grand Fouteur, et pas devant l'Éternel, croyez-moi, il n'est même pas là pour compter les coups. Seulement, est-ce que ce père réel et mythique, précisément au déclin de l'Œdipe, ne s'efface pas, si je puis dire, derrière celui que l'enfant, à cet âge - et c'est pour cela que c'est un âge avancé tout de même, cinq ans - peut très bien l'avoir découvert, à savoir le père imaginaire, à savoir celui qui l'a, en fin de compte, lui le gosse, si mal foutu.* »²¹

Soulignons ceci : *que ce soit comme cela dans l'expérience ou pas*. Alors, nous pouvons dire, que d'une certaine manière, Lacan sait que ce n'est pas comme cela dans l'expérience. Du moins, il n'est pas nécessairement vrai dans l'expérience que le père soit promu par le garçon comme Grand Fouteur. Notons que l'acte sexuel qui peut avoir lieu entre des parents semble devoir se réduire dans l'esprit du garçon, tel que

¹⁸ Ibid., p. 35.

¹⁹ Ibid., p. 12 .

²⁰ « ... la philosophie, c'est tout ce que nous savons faire », Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, version AFI, 20 décembre 1977, p. 30.

²¹ Lacan Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, séminaire 1959-1960, version AFI, 29 juin 1960, p. 498.

l'évoque Lacan, à un père *besognant* la mère. Bien que cela ne soit, donc, pas nécessairement vrai dans l'expérience, Lacan nous dit que cela l'est *assurément* dans la théorie. Cette version constituera la version typique ; la raison de la théorisation se présentera comme raison plus impérative que celle de l'expérience. Mais Lacan nous a appris à ouvrir le signifiant, et nous devons nous demander quelle est la théorie qu'il invoque. La théorie sexuelle infantile, la théorie freudienne, voire la théorie de Lacan dans laquelle le mâle et lui seul doit occuper la place centrale dans la génération ?

La dernière hypothèse est sans doute la plus juste dans sa cohérence avec ce que nous avons avancé jusqu'à présent et telle quelle semble être une constante lacanienne. En témoigne par exemple la dénonciation du « *déclin de l'imago paternel* » dans les *Complexes familiaux*, ainsi que le pape représentant le père-Dieu claudélien humilié, en question dans le séminaire *Le transfert*, en 1960.

Nous sommes avec Lacan au niveau d'un carrefour complexe ou s'entremêlent,

- premièrement son propre mythe du rapport homme/femme-mère, où la fonction du père se présente comme un garant vital,

- deuxièmement le mythe œdipien freudien qui inscrit comme universel l'interdit du rapport incestueux du garçon à la mère comme axe du désir inconscient régit précisément par ce que serait la fonction paternelle,

- et enfin la linguistique qui lui offre la possibilité, peut-être, de faire lien entre ces deux thématiques.

Pour y parvenir, il faudra que le « *quelqu'un d'autre* », le garant père-Dieu qui transcende les fonctions génitrices, soit dans le même temps un signifiant conformément à la logique d'un inconscient structuré comme un langage, et un certain quelqu'un. Ce quelqu'un, Lacan finira par l'inscrire dans ce qui ferait la structure littérale du sujet sous la forme du $\exists x$, il existe un X – l'au-moins-un – pour lequel la fonction phallique ne saurait s'écrire. Il fait comme tel exception à la règle de la castration, et l'ordonne, comme forme logifiée du divin père freudien de la horde primitive.

Il convient de remarquer que la notion de

signifiant est dans la théorie lacanienne une chose particulièrement complexe. Il ne s'agit pas seulement de cet élément langagier dont la linguistique a fait exhaustion, il ne s'agit pas seulement de ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, mais également de quelque chose qu'il nomme aussi signifiant et qui serait une fonction plénière, opérateur central au cœur de la structure subjective, le signifiant du nom-du-père, et qui serait en définitive le signifiant en tant que tel. C'est en rapport avec cette place que viendra le signifiant S1 dans le séminaire *Encore*, en 1972, dans son lien, uniquement pour l'homme, avec la fonction de l'au-moins-un.

Maintenant que nous avons posé quelques bases sur lesquelles Lacan s'appuie pour avancer dans sa théorisation, nous allons, avec lui, repartir dans l'autre sens.

Repartir dans l'autre sens, c'est précisément repartir de Freud. Ce pourrait être un sens à donner au fameux « retour à Freud de Jacques Lacan » à partir de 1953, mais il peut nous sembler maintenant que ce n'est pas tant que Lacan retourne simplement à Freud dans la visée de prolonger le travail du fondateur de la psychanalyse, mais sans doute d'y retourner à la fois en introduisant nombre de concepts susceptibles de renouveler les modes de penser le sujet, mais aussi de s'en servir à cette fin de s'assurer de solides fondements logiques pour l'établissement scientifique de son mythe du rapport homme versus femme-mère, dans sa relation avec la question de l'angoisse et de la mort.

Lacan, dans le séminaire *La relation d'objet*, fait ainsi de la préoccupation de Freud quant à la question de l'Oedipe, une préoccupation personnelle, son « *grand problème personnel* »²² sous la forme d'un : « *Qu'est-ce qu'un père ?* »²³. Mais, nous pouvons pressentir que c'est aussi bien le sien. Il remarque que c'est seulement à partir de 1931 que Freud abordera vraiment la question de la castration qu'il n'a jamais « *pleinement articulée* »²⁴. Il ajoute que Freud n'a jamais pleinement articulée :

« *l'incidence psychique précise de cette crainte, de cette menace, de cette instance, de ce moment dramatique* »²⁵.

Pour caractériser ce moment il utilisera dans le séminaire *La relation d'objet* plus de

²² Jacques Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 156

²³ Ibid.

²⁴ Ibid.

²⁵ Ibid.

quarante fois les mots drame ou dramatique, et compte tenu de la manière dont il utilise ces termes nous pouvons dire que la castration, selon Lacan, constitue : le pivot du drame familial de l'Oedipe. Il ne s'agit pas d'un drame au sens où ce mot viendrait réunir tout ce qui se produit dans le champ littéraire, mais plus spécialement au sens du tragique puisque c'est la crainte ou la menace qui donne sa pleine mesure à ce moment crucial. Cette crainte ou cette menace ne renvoient pas seulement à ce propos contingent : « *On fera venir quelqu'un qui coupera ça* », mais bien à une « *constante nécessaire* » qui menace précisément : « *le pénis, le phallus* »²⁶. On pourrait croire, à entendre la juxtaposition de ces deux termes : le pénis, le phallus, que Lacan les identifierait, mais il n'en est rien. Car, ce qui est menacé, c'est bien le phallus en tant qu'imaginaire, mais néanmoins cette menace emporterait avec elle le pénis réel en tant qu'il est le support nécessaire du phallus, puisque ce phallus, et quelque en soit les portées réel, symbolique ou imaginaire qu'on lui donne, c'est d'abord comme ce nom l'indique : le pénis en érection, symbole de la virilité.

Précisons que la notion de castration, chez Lacan, ne peut se concevoir sans le concept de privation sur lequel elle s'appuie. Ajoutons pour la clarté de ce qui suit que la privation concerne essentiellement la femme et la castration l'homme. La privation lacanienne : c'est un trou dans le réel. Le trou dont il s'agit ici, très explicitement, c'est : « *le fait que la femme spécialement n'a pas le pénis.* »²⁷, elle en est privée, et donc elle est évidemment privée du phallus et de tout ce qu'il est censé représenter. Dans la logique de Freud, reprise par Lacan, le pénis constitue l'élément fondamental, et le seul, avec lequel s'opère un clivage radical entre la part féminine et la part masculine de l'humanité. Cette privation à laquelle seraient confrontées les femmes est, pour le sujet mâle, tout « *le fondement sur lequel s'appuie d'une façon tout à fait spécialement angoissante, efficace, la notion de privation.* »²⁸

Entendons que ce n'est pas la privation de la femme en elle-même qui est angoissante et efficace, mais qu'elle est le fondement d'une angoisse fondamentale, pour une efficacité dont

nous verrons la portée avec la notion de castration. Pour que ces deux concepts fonctionnent comme il convient dans la théorie, Lacan suppose la médiation de « *la subjectivité du sujet* », car le réel, qui signifie ici la réalité organique, ne manque de rien. Une femme, ou un homme, dans la réalité de leur corps sont ce qu'ils sont. Ce que Lacan appelle la *subjectivité* est donc un préalable nécessaire, une théorie du réel vu sous l'angle déjà posé par avance du phallus. Il s'agit d'une prescription avec laquelle les femmes doivent se considérer comme privée. Que cette prescription mythique soit largement répandue dans le temps comme dans l'espace n'invite en rien à la considérer comme un invariant structural de l'humanité. Nous ne savons pas s'il existe un invariant structural, pas plus que nous ne savons ce que veut dire humanité. Nous savons qu'il y a des milliards de parlêtres qui organisent leur existence et leurs relations selon l'ordre de plusieurs milliers de mythes, dissemblables et dont il ne semble pas possible de dire qu'ils ne seraient que des variantes fondées sur ce point central qui serait le nom-du-père.

Une femme donc, selon l'ordre phallique préétabli ne serait évidemment pas castrable car elle est privée du phallus, par le père-Dieu dit imaginaire. Par contre, les femmes seraient soumises à la privation accomplie, à savoir la reconnaissance par elles qu'elles ne possèdent pas l'objet pénien, en tant qu'il concentrerait sur lui la plénitude de la dynamique centrale du phallus. Si nous la disons centrale ce n'est que pour autant, bien sûr, que le sexuel en général, et le phallus en particulier constitueraient les éléments fondamentaux avec lesquels s'organiserait l'ensemble de l'organisation inconsciente.

Cette précision est essentielle pour comprendre la démarche de Lacan lorsque après avoir écrit *Die Bedeutung des Phallus, La signification du phallus*, il proposera d'entendre que la *signification*, c'est le *phallus* ²⁹. Ce propos pourrait sembler énigmatique ; en effet, pouvons-nous nous demander, quelle est donc la relation entre la signification et le phallus ? Pour s'y retrouver, il convient de saisir que le terme de *signification* concentre en lui tout ce que Lacan a amené avec la question du langage et du

²⁶ Ibid., p. 157.

²⁷ Ibid., p. 158.

²⁸ Ibid.

²⁹ « *La signification du phallus, ça a ceci d'astucieux que ce que le phallus dénote, c'est le pouvoir de signification.* », Jacques Lacan, ... *Ou pire*, Séminaire 1971-1972, version AFI, 19 janvier 1972, p. 56.

signifiant comme centrale dans l'existence même de l'inconscient. Nous pourrions dire que l'inconscient, structuré comme un langage, c'est la signification, c'est ce qui est signifié au sujet de sa division. Cette division par le signifiant devient, au fur et à mesure du développement de la théorie lacanienne, à ce point superposable à la division sexuelle, qu'elle finira par s'y confondre. La boucle serait ainsi bouclée. La signification inconsciente fondamentale qui s'imposerait au sujet parlant et qui repose sur l'ordre signifiant, c'est le phallus comme pouvoir, pour autant qu'il importe de maintenir que l'inconscient c'est le sexuel. Le recouvrement de ces deux divisions, celle qui s'effectue dans l'ordre signifiant et celle qui résulte de l'impératif phallique culminera dans le séminaire *Encore* sous la forme du tableau signifiant dit de la sexuation.

Revenons à ladite castration. Elle ne concerne donc que ceux des humains qui sont pourvus du pénis, et ne saurait se réduire à la crainte de perdre le pénis, sous la forme d'un : « *on te le coupera si tu ne te comporte pas comme il faut dans l'ordre sexuel* ». Pour comprendre pourquoi l'enjeu ne saurait se réduire à cet énoncé trivial, il nous faut reprendre cette proposition lacanienne selon laquelle : « *l'absence de pénis chez la femme, [...] c'est là le point crucial dans la majeure partie des cas autour duquel tourne, dans l'expérience du sujet mâle le fondement sur lequel s'appuie d'une façon tout à fait spécialement angoissante, effrayante, la notion de la privation* »³⁰. C'est donc dans le regard, un regard, notons-le, qui doit être déjà formé à regarder ça, un regard porté sur le corps de la femme comme privé que l'homme fait l'expérience spécialement angoissante de cette privation. La fonction du regard viendrait jouer là un rôle essentiel, sur le fondement préalable de la prévalence phallique, pour plonger l'homme dans l'angoisse que cette vision pourrait générer d'une horreur de ce que serait pour lui, non pas la privation, mais la castration, à savoir la perte de ce que la femme, elle, n'a pas. On comprendra qu'il est nécessaire que d'abord ait été prescrit que ce manque est une horreur, pour que l'horreur surgisse avec son corollaire d'assujettissement à un ordre patriarcal éternel et immuable comme nous le verrons.

C'est ainsi, semble-t-il, que la notion de privation est essentielle pour pouvoir lacanienement poser celle de castration. Il est, dans un premier temps logique, absolument nécessaire de poser une division autour d'un l'avoir ou pas, sous quelque forme que ce soit, pour que dans un deuxième temps la *signification* du risque de la perte vienne s'inscrire dans le champ de la division sexuelle, soit le risque d'une sorte de féminisation. La castration lacanienne n'est donc pas réductible à la menace d'une perte sèche.

Ce que Lacan nomme « *la symbolisation de l'objet dans le réel* »³¹ est donc une opération tout à fait complexe. Elle suppose que le pénis fonctionne déjà comme un objet qui peut être là où non, et ce, d'une manière tout à fait spécial. Cette considération nous permet d'avancer que la forme référentielle qui organise le concept freudien de castration et sa reprise par Lacan est l'homme pourvu d'un pénis. Implicitement, l'homme – entendu comme forme masculine dotée d'un pénis – est posé comme paradigme de la normalité par rapport à la question d'un manque qui, avec la castration, organiserait les relations entre les nommés femme et homme.

Ce point étant posé, la question est maintenant de savoir « *par quelle nécessité cette castration s'introduit dans un développement qui est le développement typique du sujet* »³². La perspective proposée par Lacan est donc celle d'un développement, et d'un développement qui serait typique. Il y a donc un développement typique du sujet pour lequel la notion de typique mérite d'être précisée. Ce que nous pouvons dire d'une manière très élémentaire c'est qu'il existerait donc une modalité typique du développement du sujet, pour lequel il faut entendre que le terme de sujet est ici équivalent à l'enfant et plus spécialement au petit garçon. Les formes de développement qui seraient autres que celle qui est proposée ici, seraient donc à considérer comme *atypiques*. Afin d'organiser d'une manière logiquement chronologique ce développement, Lacan insiste sur la nécessité de repartir de l'étape précœdipienne c'est-à-dire du « *rapport originare avec la mère* »³³. Il nous paraît des plus important de remarquer qu'il ne s'agit pas ici d'un temps logique, même s'il en a la valeur, mais d'un temps chronologique, et même

³⁰ Je souligne.

³¹ Jacques Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 159.

³² Ibid.

³³ Ibid.

plus d'un temps originaire, d'un premier temps où s'effectuerait une rencontre fondatrice entre l'enfant et sa mère. Il est tout à fait notable que le développement typique du sujet s'organise, pour Lacan, selon l'ordre d'une rencontre primordiale entre ces deux êtres réels et eux seuls. Dans le typique de ce temps premier qui déclencherait la suite logique de toutes les opérations à venir, celui qui occupe les places éventuelles de géniteur, de compagnon, de mari, de père, de cette femme devenue mère, sont radicalement exclues. Cette exclusion première, cette forclusion au lieu même de la théorisation, est rétroactivement nécessitée par ce qui est posé dans l'ordre de la théorie, dans l'ordre de ce que serait le développement typique, dans l'ordre symbolique qui régirait les relations entre eux des êtres sexués, par l'intervention chronologiquement seconde d'un père tel que la théorie freudienne de l'œdipe l'impose.

La symbolisation dont il s'agit, relativement à la privation, est en fait une triple opération. La première nécessite que l'humain soit, en tant qu'être parlant dans la possibilité de conceptualiser du différentiel, problématique que Lacan reprendra dans son séminaire *l'Identification* en 1962, la deuxième nécessite que le trait avec lequel se réalise l'opération différentielle soit le pénis en tant que lieu du corps où s'incarne exclusivement le phallus, la troisième opération renvoie au terme lui-même de privation en tant qu'elle suppose un privateur, l'agent de la privation.

La notion d'un privateur place l'absence de pénis chez la femme non pas du côté d'une pure absence, mais bien du côté d'un manque intentionnel, voulu, dont l'agent est ce que Lacan nomme le père imaginaire qui assurerait par l'intermédiaire du phallus, la prévalence masculine. Si, pour illustrer la notion de privation, nous reprenons l'exemple lacanien classique de la bibliothèque³⁴, nous dirons que là où manque un livre, un *biblion*, existe un trou réel, pour un objet symbolique : un livre en tant qu'il manque à cette place là, et qu'il est donc ailleurs. Mais, nous devons concevoir, s'agissant de l'ordre symbolique ici évoqué, que ce n'est pas parce qu'une bibliothèque est un ensemble ordonné que le manque peut être dit symbolique, mais, à la fois parce qu'il s'agit d'un ensemble ordonné et que dans cet ensemble, à une certai-

ne place, il y a un manque dont l'agent ordonnateur est la cause, et cet agent est le père bibliothécaire imaginaire. Rappelons que la notion de privation ordonne trois éléments : un agent imaginaire, pour un manque réel d'un objet symbolique, ce qui signifie que la loi symbolique qui concerne l'objet dans son manque réel nécessite que l'agent soit d'ordre imaginaire. La règle de composition des éléments réel, symbolique et imaginaire, dans leurs liens, est par Lacan ainsi posée que si la loi est dite symbolique, alors l'agent est nécessairement dit imaginaire. De ce fait, il n'y a pas lieu de préjuger savoir ce qu'imaginaire veut dire. Le père dit imaginaire se présente comme celui qui est, tout à la fois, l'ordonnateur de la bibliothèque et du trou qu'elle comporte. La bibliothèque se présente donc comme un corps signifiant dont les éléments sont ordonnés, articulés entre eux. Nous disons : corps signifiant, car la mise en place de l'ordre qui y préside implique l'univers du langage. Dans ce corps organisé par l'ordre signifiant, il manque un livre. Nous sommes prêts maintenant à prolonger l'effet de métaphore de l'exemple de la bibliothèque au contexte de la privation telle que Lacan en avance les termes : dans le corps symbolisé de la femme, il manque un livre. Ce livre, c'est le pénis. Au corps symbolisé de la femme il manque donc un livre, trou réel pour cet objet symbolique. Mais cette définition est insuffisante à rendre compte de ce qu'implique pour Lacan le terme de symbolique, car la privation, et la castration sur laquelle elle s'appuie, nécessitent de penser que ce livre manquant à la femme c'est le livre de la Loi, et qu'alors le pénis prend nom de phallus, la bible du nom-du-père. Ainsi, la *signification*, ce qui s'impose comme ordre signifiant à l'humain dans l'organisation de la répartition signifiante est commandée par le phallus, c'est-à-dire par le livre de la Loi, et ce livre, une femme ne l'a pas.

Dans l'autre bibliothèque, la bibliothèque homme, il n'y a pas de trou, le livre est là. Mais, et pour illustrer ce que peut signifier castration, l'homme doit non seulement se soumettre aux injonctions du livre sous peine de se le voir retirer, mais de plus il ne serait pas en son pouvoir d'en réécrire la moindre ligne. Ceci placerait le bibliothécaire suprême dans l'ordre d'un pouvoir totalitaire, pas moins spécialement angoissant que celui de la mante.

Nous pouvons maintenant revenir sur ce

³⁴ Ibid., 28 novembre 1956, p. 26.

que nous évoquions de la complexité dans l'usage que Lacan fait du terme de signifiant. Nous avons parlé du corps symbolisé de la bibliothèque, c'est-à-dire d'un foisonnement possible de signifiants. Mais, dans la radicalité de ce que serait le fondement phallique de la subjectivité, un seul livre compte, le livre de la Loi, soit le phallus. La bibliothèque en cause ne comporte en fait qu'une seule case efficiente, et en ce qui concerne la bibliothèque femme, cette seule case est vide. Vide de ce qui ferait le fondement de ce parlêtre en sa parole.

Si la transmission dans les générations s'effectuent uniquement par les mâles là où le pénis phallus est, au delà de la livre de chair, le livre de la Loi dans l'ordre sexué de la répartition de l'humain entre les mâles et les femelles, ce n'est plus l'homme qui se trouve placé en position d'*avorté latéral*, mais bien la femme, qui comme case vide, doit se faire le réceptacle de la Loi divine, et en jouir. Cette case vide est équivalente au pot de moutarde, contenant sans contenu, pure enveloppe vide, enveloppe formelle du signifiant ; ce dont la femme doit jouir à l'instar de Ste Thérèse d'Avila, pénétrée jusqu'au entrailles par la chose de Dieu. Le contenant sans contenu, c'est aussi une fonction de la lettre, en tant qu'elle est pure présentification du signifiant, en quoi nous pouvons bien penser, dans ce contexte, qu'elle aurait cette fonction dite par Lacan de féminisation. Ce qui fait de tout homme, avant qu'il n'ait reçu le phallus du père imaginaire, comme case vide, une femme de Dieu.

Dans la cohérence de cette idéologie nous pouvons lire dans le séminaire *Les formations de l'inconscient*, en 1957 :

« La loi de la mère, c'est, bien entendu, le fait que la mère est un être parlant, et cela suffit à légitimer que je dise la loi de la mère. Néanmoins, cette loi est, si je puis dire, une loi incontrôlée. »³⁵

Ou encore dans le séminaire *Les non dupes errent*, en 1974 :

« ...ce nom du père qui n'est non (*n, o, n*) qu'au niveau du dire, et qui se monnaie par la voix de la mère dans le dire-non d'un certain nombre d'interdictions, ceci dans le cas, dans le cas heureux, celui où la mère veut bien, de sa petite tête, enfin proférer quelques nutations. »³⁶

Précisons que la nutation est, selon le

Grand Larousse Encyclopédique, un petit mouvement périodique qu'effectue l'axe de rotation d'un corps animé d'un mouvement de type gyroscopique autour de la position moyenne de cet axe. Le terme ne paraît pas très adapté à la situation, sauf s'il est censé évoqué quelque chose de l'ordre d'un quart de tour dans quelque révolution discursive. C'est également un terme utilisé en obstétrique pour qualifier les mouvements de la tête de l'enfant avant la naissance et caractéristiques de son engagement dans la dynamique de l'accouchement.

Mais, si pour soutenir l'ordre phallogocentrique, la femme doit être considérée comme *incontrôlée*, et pour tout dire parfaitement inefficace dans sa capacité à faire valoir une loi dont elle ne participe pas, conférer le livre manquant, par contre, il est nécessaire de considérer que sa parole ferait poids au moment où elle devrait signifier à l'enfant que c'est au nom-du-père qu'elle dit non. Ce paradoxe est nécessaire à l'établissement second de la loi du nom-du-père par rapport à la période première où la mère serait pour l'enfant le grand Autre primitif. Si la mère est capable de signifier par sa propre parole et d'une manière opératoire ce que serait la loi du nom-du-père, nous voyons mal pourquoi elle serait invalidée à signifier tout autre chose, sauf si nous devons considérer que là serait sa seule mission

Il s'agit donc de bien de prendre la mesure de la radicalité de cette dissymétrie fondamentale que la théorie analytique impose aux femmes et aux hommes dans leur implication face à ce qui se présente comme ordre symbolique, comme loi de leur relation, à la fois entre eux et vis-à-vis de l'enfant. La femme, la mère, est un corps symbolisé, marqué par l'ordre signifiant, mais elle serait vide réellement de ce qui présiderait à l'organisation de cet ordre dont l'homme seul serait, non pas le détenteur, mais au moins le dépositaire sous la forme de ce phallus qui n'est autre que le livre de la Loi, de cet ordre symbolique, auquel la femme, comme corps symbolisé est néanmoins soumise. C'est par son manque même qu'elle s'y trouve soumise, assujettie, placée dans l'incapacité même de savoir quoique ce soit de la Loi sans le recours indéfectible à l'homme-père. Ce n'est donc pas tant, concernant l'ordre phallique, véritable ordonnateur du monde développemental de l'en-

³⁵ Lacan Jacques, *Les formations de l'inconscient*, séminaire 1957-1958, version AFI, 22 janvier 1958, p. 188.

³⁶ Lacan Jacques, *Les non dupes errent*, séminaire 1973-1974, version AFI, 19 mars 1974, p. 158.

fant, qu'une mère n'aurait pas la parole, mais bien plus fondamentalement que cette parole éventuelle, venant d'elle seule, serait sans effet car non référée à l'ordre phallique dont elle est exclue, parole non opératoire car ne pouvant puiser le ressort de son efficace dans le livre de la Loi, celui de St Paul, entre autre, que nous évoquions précédemment. La théorie lacanienne n'organise donc pas seulement une dissymétrie, mais un assujettissement radical de la femme-mère à l'ordre imposé par l'homme, dans sa relation, lui-même, à un au-delà menaçant. Citation de *La relation d'objet* :

« *Le père imaginaire, nous avons tout le temps affaire à lui, c'était lui auquel se référerait le plus communément tout ce qui était de la dialectique permise, toute la dialectique de l'agressivité, toute la dialectique de l'identification, toute la dialectique de l'idéalisation par où le sujet accède à quelque chose qui s'appelle l'identification au père. Tout cela se passe au niveau du père imaginaire. Si nous l'appelons imaginaire, c'est aussi bien parce qu'il est intégré à cette relation de l'imaginaire qui forme le support psychologique de relations qui sont à proprement parler des relations d'espèce, des relations au semblable, les mêmes qui sont au fond de toute capture libidinale, comme aussi de toute réaction agressive. Ce père imaginaire aussi bien participe de ce fait, a des caractères typiques. Ce père imaginaire c'est à la fois le père effrayant que nous connaissons au fond de tellement d'expériences névrotiques, c'est un père qui n'a aucunement d'une façon obligée, de relation avec le père réel qu'a l'enfant.*»³⁷.

La manifestation de ce père imaginaire semblerait uniquement lié à une période particulière de la vie de l'enfant pour la place qu'il occupe dans son fantasme, appelé à assurer une fonction réelle de privation pour la fille, support de la castration pour le garçon. Ainsi, apparaît ce que serait le rôle nécessaire d'un père imaginaire dont la figure s'éclaire avec les propositions suivantes :

« *Qu'est-ce que veut dire que ce doit être un père imaginaire qui pose définitivement l'ordre du monde ? Cela veut dire que tout le monde n'a pas de phallus. C'est facile à reconnaître, c'est le père tout-puissant, c'est lui le fondement de l'ordre du monde dans la conception je dirais, commune de Dieu. C'est du père imagi-*

naire qu'il s'agit, c'est la garantie de l'ordre universel dans ses éléments réels les plus massifs et les plus brutaux, c'est lui qui a tout fait. »³⁸, « *celui qui ordonne le monde* », il « *existe depuis longtemps, depuis toujours, c'est une certaine forme du bon Dieu également.* »³⁹.

Avec cette existence de Dieu, d'un Dieu de toujours, nous sommes maintenant confronté à quelques difficultés.

Nous devons prendre la mesure qu'alors que Lacan dénonce lui-même la vanité de toute question concernant l'origine, il nous invite à admettre, avec ce Dieu existant depuis toujours, l'existence d'un mythe fondateur universel dans lequel un Dieu androcentré serait au fondement de toute chose, créateur unique et tout-puissant, garant d'un ordre définitif du monde. Il est clair que la puissance de son efficace ne peut se soutenir que dans toute la mesure d'une existence supposée réelle. C'est de lui, et de lui seul, qu'est supposé nous venir le texte qui fonde un ordre du monde définitif dans lequel l'existence d'un pénis chez ceux qu'on appelle homme viendrait être le révélateur de sa volonté créatrice, et de sa volonté de faire de ce pénis le support dans la génération de la puissance phallique et de la soumission des femmes. Pour que son efficacité se maintienne au-delà de ce qu'on appelle le déclin de l'œdipe, pour que les hommes continuent de se savoir pourvus, là où les femmes seraient privées, il est nécessaire que la croyance se maintienne en la validité du Texte dont le Dieu père serait le garant. Il est inimaginable qu'un tel ordre textuel, émanation d'une toute-puissance exceptionnelle, survivrait à la révélation de l'inexistence de cette instance. Car, dès lors, le Texte deviendrait un texte parmi d'autres possibles, sans que rien puisse en assurer l'éternelle validité.

Nous sommes là confronté à une ambiguïté fondamentale de Lacan à l'égard de la religion. Une sorte de Dieu est, en effet, nécessaire à la mise scène de la privation réservée aux femmes, comme fondement de la castration ou de la menace de castration chez l'homme, elle-même organisatrice de l'inconscient comme sexuel.

Concernant le statut même de ce père imaginaire nécessaire à l'établissement du statut du sujet, il ne peut simplement s'agir d'un Père tout-puissant qui ressortirait de ce qu'on appelle imagination. Lacan en présente la nécessité

³⁷ Lacan Jacques, *La relation d'objet*, op. cit., p. 160.

³⁸ Ibid., p. 223.

³⁹ Ibid., p. 228.

d'une manière telle que l'imaginaire en jeu est un réel au même titre que ce qu'il appelle des *relations d'espèce*. Ces relations participent à la constitution organique de l'image avec laquelle les membres de l'espèce entrent en relation entre eux. Pour tenter de saisir ce que signifie, ici, imaginaire, il convient certainement de revenir au texte de Lacan sur *Le stade du miroir*, et de noter que l'image est posée comme ayant, chez l'humain comme chez l'animal, une valeur à la fois fondatrice et formatrice. Mais comment accorder cette vision de l'imaginaire avec le concept de père imaginaire dont la fonction serait fondamentale ? Il est vraisemblable qu'il existe pour Lacan la nécessité de penser un type d'image particulier qui fonctionne comme dans le stade du miroir. Ce pourrait être, par exemple, cette sorte d'identification présente dans la Genèse et selon laquelle le père-Dieu créa l'homme, le mâle, à son image. Mais, pour accorder cette formation dans l'ordre de la relation d'espèce qui serait une nécessité imaginaire avec la notion d'un inconscient structuré comme un langage, il conviendra de retravailler cette image jusqu'au point où « nous serons sûrs que c'est un signifiant »⁴⁰. Nous voyons donc apparaître la possibilité d'un imaginaire qui ne ressortirait plus de l'image-gestalt, pour une autre forme d'imaginaire où la notion se décale vers le concept d'allégorie, parler par image, pour atteindre plus sûrement celui de métaphore. Ainsi, pour exemplifier ce que nous voulons dire, nous dirons que nous passerons du Dieu qui créa l'homme à son image, à cette formule : « Au début était le Verbe ». Sur le plan métaphorique, ce Verbe se présente exactement sous la même forme que la gerbe venant à la place du nom Booz. Le Verbe est ici ce qui vient à la place du nom Dieu, père du nom. Le Verbe continue d'appartenir à l'ordre imaginaire parce qu'il ressortit du père du même nom et de sa fonction primordiale dans la privation. Il dit la Loi symbolique du manque réel du pénis symbolisé chez la femme. Sans nécessairement effacer le précédent, ce nouvel imaginaire, cet imaginaire d'un père imaginaire tout-puissant n'appartient plus au champ spéculaire, mais il serait père de cette image avec laquelle femmes et hommes sont censés voir que la femme est privée, faite privée. Une question apparaît, la phi-

losophie de Lacan est-elle une théologie, et son enseignement une catéchèse ?

Il faut cependant noter que le concept d'imaginaire aura pris un autre relief dans le séminaire *Le moment de conclure*. Détaché du père-Dieu qui a pris place dans la fonction littérale de l'au-moins-un, l'imaginaire devient cette fonction qui fait que nous ne rêvons pas seulement quand nous dormons, le phénomène du rêve prend en charge un rêve d'éternité, comme effacement de la mort. Et avec quoi rêvons nous, sinon avec nos mythes ? Cette nouvelle approche nécessiterait que nous puissions en mesurer les conséquences sur les avancées précédentes.

Mais il n'est pas dans notre projet d'aller plus loin dans le cours de ce travail. Nous concluons en revenant à Freud. Nous avons pu montrer comment l'élaboration de la théorie du sujet chez Freud et chez Lacan exige un certain nombre de préjugés, l'établissement d'un mythe prescrit selon ce que serait un ordre définitif du monde. Dans ces conditions, nous pouvons nous demander comment prendre lesdites données de l'expérience. Doivent-elles être considérées comme purs reflets de la structure subjective, ou bien comme les effets de prescriptions, d'imposition de mythes, assignant les uns et les autres à des places bien particulières. Nous entendons qu'il s'agit là d'un problème crucial que nous formulerons ainsi : est-ce à cause du fait que les femmes auraient une *petite tête* que se serait imposée depuis toujours l'instance nom-père, ou bien est-ce à cause de la prescription d'un certain ordre patriarcal souverain qu'un certain nombre de femmes se trouvent, selon Freud arrêtées dans leur développement, ou comme il le dit : « *comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu* » ? Ce que Freud inscrit au compte d'un épuisement – l'évolution vers la féminité – est-elle cause ou conséquence d'un certain ordre évolutif imposé ? Dans quel mythe vient s'inscrire cette sorte de *féminité* telle qu'elle viderait de sa substance le parlêtre qui y serait inscrit ?⁴¹ Dans quel mythe vient s'inscrire cette supposition freudienne : « [Qu'] *Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore.* »

Il semble bien, que nous rencontrons dans l'expérience des situations cliniques où des

⁴⁰ Voir citation p. 2., in *Les psychoses*.

⁴¹ « l'insubstance féminine », Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séminaire 1969-1970, Seuil, 1991, séance du 20 mai 1970, p. 188.

femmes semblent bien proches d'avoir vécu une sorte d'extinction, sorte de meurtre d'âme, et d'autres dans lesquelles se présentent des maîtres falots, bouffons du roi. Sans doute devrions-nous reprendre certaines formes cliniques, comme celle de l'hystérie par exemple où il ne semble pas tant qu'il ou elle se satisfasse d'un désir insatisfait, voire qu'il ou elle mette en échec quelque maître. Nous avons été amené à penser que le symptôme hystérique pourrait parfois s'entendre comme une dénonciation inaccomplie d'une imposture, dont il ou elle est

névrotiquement complice. Mais l'intérêt de cette proposition réside dans ce qu'elle vient signifier la nécessité de tenter de différencier entre des concepts comme les notions de condensation, de déplacement, de signifiant, de topologie moebienne, d'objet a, d'impossible..., et l'intégration de ces concepts dans une théorie marquée par le mythe individuel de ceux qui la conçoivent. Approche fondamentale si nous considérons que les mythes sont des organes, ils sont l'âme du corps, ils conditionnent ses mouvements, voire ses inhibitions.